

éléments

pour la civilisation européenne

JUILLET - SEPTEMBRE 2012 - NUMÉRO 144

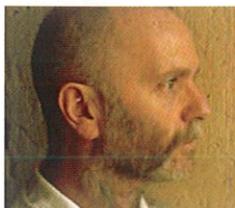
DROIT DE VOTE DES ÉTRANGERS
 LE PENALISATION
 THEORIE DES GENRES
 LE GRÈCE PHILIPPE MOURAT
 INVASION PERURBAIN
 RICHARD MILLET
 MULTICULTURALISME
 FRONTIÈRE
 ALAIN FINKELKRAUT
 HOMOPHOBIE
 LES NOUVEAUX REACS
 RENAUD CAMUS
 ELISABETH LEVY
 CAUSEUR
 ILS SUINTENT LE FRANÇAIS DE SOUCHE
 JEAN RASPAIL
 MARINE LE PEN
 GAUCHE POPULAIRE
 ISLAM
 UMPFNE
 MICHEL HONORÉ
 ERIC ZEMMOUR
 DENIS TILLINGAST
 IDENTITAIRE

Nouveaux réacs, gauche populaire, littérature...

LA DIABOLISATION CONTINUE !

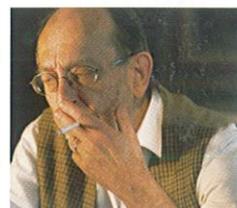
ENTRETIEN AVEC RENAUD CAMUS

« Je suis un archéo-réac,
un réac de toujours »



ALAIN DE BENOIST

Un demi siècle
d'engagement



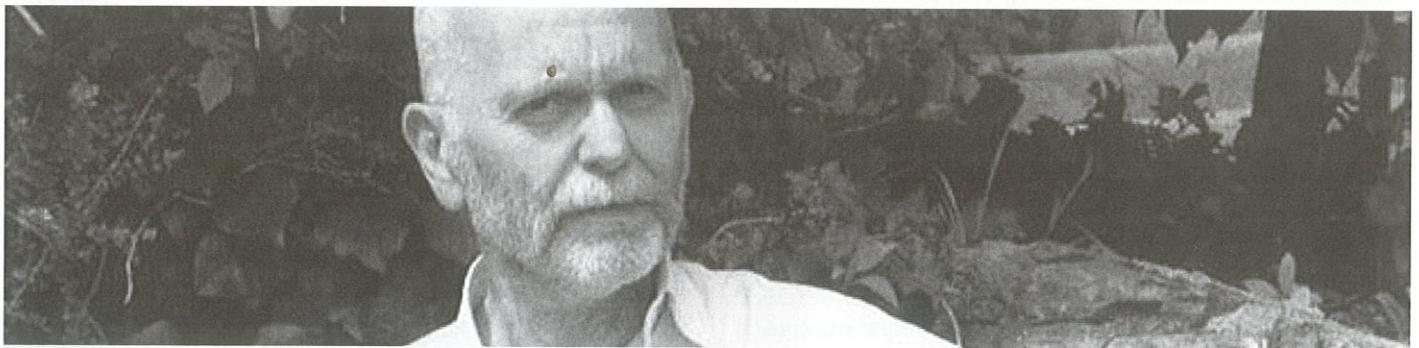
M 02139 - 144 - F - 5,50 € - RD



ISSN : 1251-8441

Renaud Camus, un « néo-réac » ? « Non, moi je suis un archéo-réac, un réac de toujours »

Comme il le rappelle dans notre entretien, rien ne prédisposait Renaud Camus à devenir un « champion du génie national ». Encore aujourd'hui, il préfère l'Écosse au Val de Loire ! L'écrivain avait ses amateurs, *Libération* lui déroulait le tapis rouge et *Le Nouvel Observateur* lui trouvait du talent. Rien ne le prédisposait donc. « Rien, sauf l'interdiction ». Depuis –*horresco referens!*– l'écrivain Renaud Camus a même appelé à voter pour Marine Le Pen.



Dans une tribune parue dans *Le Monde* du 19 avril dernier, vous avez appelé à voter en faveur de Marine Le Pen lors des élections présidentielles. Pourquoi ce choix ?

C'est du même ordre, toute proportion gardée, que François Bayrou déclarant qu'il allait voter pour François Hollande : ça ne fait pas de lui un socialiste, que je sache, et mon article, demandé par *Le Monde*, ne fait pas de moi un rallié au Front national. J'avais moi-même essayé d'être candidat, au nom du parti de l'In-nocence dont je suis président, et je n'y suis pas parvenu, faute des nécessaires signatures d'élus. Des candidats qui pouvaient se présenter, Marine Le Pen était, sinon la plus proche, du moins la moins éloignée de nos vues. Nous sommes convaincus que le phénomène politique le plus important et de très loin de la France contemporaine, et le plus cataclysmique sans doute de toute l'histoire de notre pays et de notre peuple, c'est précisément, aux côtés de la Grande Déculturation, qui en est la condition nécessaire, le changement de peuple, la contre-colonisation, ce que nous appelons à l'In-nocence le Grand Remplacement. Le reste, même la crise économique malgré le malheur qu'elle apporte, est secondaire et relatif par rapport à ce tohu-bohu silencieux. Marine Le Pen et son Rassemblement Bleu Marine étaient au sein de l'offre politique officielle ceux qui sont le moins inconscients de ce problème. Son père et ses fines plaisanteries sur l'Occupation et les camps de la mort rendaient, de son temps, tout soutien, tout ralliement même purement stratégique, toute alliance impossibles. Il n'en va pas de même avec elle. Sur le sort des Juifs pendant la dernière guerre elle a dit nettement et sincèrement, je crois, ce qu'il fallait dire ; et je considère pour ma part que l'interdit d'un rapprochement ponctuel est levé. Je considère aussi que cet interdit, parfaitement explicable et légitime, inévitable même, hélas, a été l'une

des grandes catastrophes de la politique française, qui n'en a pas manqué, depuis trente ans

Dans nos colonnes, Remi Soulié estime que « ce n'est pas un hasard si Richard Millet et Renaud Camus ne cessent de se battre pour la France », « non au sens des “modernes” pour lesquels la France n'est qu'une étendue survolée par des valeurs et des principes universels », mais pour « ce que Roland Barthes appelait la “francité” ». Qu'est ce que la « francité » ?

Personne ne peut me reprocher, je crois, le moindre chauvinisme. J'aime autant et plus la musique allemande que la française, la poésie anglaise que la nôtre, l'architecture et l'urbanisme italiens que ceux de mon pays. Je trouve l'Écosse plus belle que le Val de Loire. Je préfère le shakuhachi ou le ney à l'accordéon ou à la vielle à roue. Rien ne me prédisposait à devenir un champion du génie national. Rien, sauf l'interdiction. Je pense que la civilisation française a donné à l'humanité et aux modes de sa présence sur la Terre certaines de leurs inflexions les plus précieuses et je trouve désolant de la voir abandonnée, reniée, jetée aux orties si bêtement, pour rien, par bêtise, par hébétude, par déculturation de masse. La francité, c'est le caractère français de la France. Il n'est pas plus précieux que le caractère suédois de la Suède ou coréen de la Corée, mais il l'est infiniment en soi, comme garant de la diversité du monde. Le divers décroît, comme dit Segalen. Il décroît au nom sinistre de la « diversité », de même que l'amour prétendu de l'« autre » s'est montré le plus efficace fourrier du même, du pareil au même.

La langue française n'a-t-elle plus rien à dire sur rien, comme le croit Jean-Claude Milner ?

Je ne suis pas sûr que le triste destin de la langue française ait

quelque chose de très spécifique. Après la conception littéraire du monde, c'est l'appréhension syntaxique du réel qu'on voit et qu'on entend s'effacer. On a dit très justement que ce n'était plus le contenu de l'histoire, qui était ignoré, mais l'histoire *elle-même*, le sentiment qu'il y a de l'histoire, du passé, des siècles. On peut dire la même chose de la syntaxe: ce n'est pas seulement que les règles de la syntaxe deviennent inconnues, c'est la conscience de l'existence de la syntaxe qui disparaît – syntaxe de parler, syntaxe d'écrire, syntaxe d'être, syntaxe d'habiter la Terre. Présence de l'autre, pour le coup. J'ai défini la syntaxe comme *l'autre dans la langue*, je m'y tiens. On entend couramment les maîtres qui élèvent nos enfants demander: « Qu'est-ce qu'ils ont besoin, les gamins? »; et répondre: « Moi ce que j'ai bien envie, c'est de dire que... »

Vous considérez-vous comme un écrivain engagé, un « néo-réac » pour prendre un néologisme à la mode dans les gazettes?

Non, non, moi je suis un archéo-réac, un réac de toujours, pour paraphraser le titre d'une collection du Seuil, dans ma jeunesse. D'ailleurs j'aurais peut-être dû appeler mon parti *Parti Réactionnaire Français*, plutôt que Parti de l'In-nocence — cela aurait certainement facilité les rapports avec les maires ruraux, au moment de la vaine collecte des signatures: ils auraient tout de suite compris notre *d'où ça parle* et nous aurions échappé au rituel « *hein, parti de l'Innokoi?* » Et puis c'est bien, *réactionnaire*: c'est mieux que de rester là sans rien faire en regardant ailleurs, comme les passagers des trains de banlieue pendant les agressions. Quant à *écrivain engagé*, c'est bien la dernière chose que je m'étais promis d'être. Mais enfin, fondateur et président d'un parti politique, je peux difficilement me défendre de l'être devenu. Disons que l'histoire, le chagrin et l'indignation ne m'ont pas laissé le choix.

En 2000, Laure Adler vous a accusé d'être « pire qu'Hitler ». Dans une récente livraison du *Nouvel Observateur*, Jérôme Garcin vous a intimé l'ordre de « fermer » votre « gueule », non sans vous avoir déclaré « idiot », « nocif », sujet aux « jérémiades » et aux « pleurnicheries ». De leur côté, les éditions Fayard ont annoncé cesser la publication de vos œuvres. Comment expliquez-vous ces attaques d'une violence peu commune?

Je ne sais pas. Moi je me trouve plutôt bon garçon, et bien poli. Mais il est vrai que les médias et moi, pour s'en tenir à eux, nous nous sommes cordialement détestés à peine nous étions nous aperçus. Le journalisme est à la littérature ce que la petite bourgeoisie est à la bourgeoisie: la version farce. Seulement cette farce règne, et, comme la petite bourgeoisie, dont elle est l'expression naturelle, le bras armé, elle ne se conçoit pas d'extérieur. Le journalisme est le pouvoir qui n'oublie ni ne pardonne. D'un cœur léger il détruit les vies, les carrières, les réputations, mais lui, il ne supporte pas le plus petit reproche. Un homme qui critique un journal est un homme mort, pour ce journal, et bientôt pour tous les autres. Même Régis Debray a très bien vu cela, voyez *L'Emprise*. Les médias sont un mur de verre, terriblement déformant, et complètement opaque par endroits, qui, avec la révolution technologique et la déculturation, est arrivé à s'interposer entre l'être et le réel, entre le citoyen et ce qui survient. Ils décident de ce qui est, ils décident de ceux qui parlent, et de ce que ceux-là, les autorisés de parole, ont le droit de dire ou de ne pas dire. Avec eux, il faut toujours

se soumettre ou se démettre. Face à eux on est toujours, puisque vous avez mis le mot dans la conversation, un bon vieux réac à la Mac-Mahon. On a beau répéter « J'y suis, j'y reste », que ce soit à Sébastopol ou à l'Élysée, ça branle sérieusement sous les murailles.

Les médias font souvent de vous le portrait d'un misanthrope infréquentable. À rebours de ces accusations fallacieuses, vous faites, dans *Décivilisation*, un réjouissant « éloge du bluff » et indiquez que « la connaissance vient en marchant. Il n'est même pas mauvais de faire un peu semblant de l'avoir déjà, ne serait-ce qu'à ses propres yeux. Il faut se lancer, comme à bicyclette. » Finalement, n'êtes-vous pas notre dernier pédagogue?

Je vous en prie! Soyez poli! Ce terme a pris un sens extrêmement insultant, dernièrement. À moins qu'on ne distingue soigneusement entre *pédagogues* et *pédagogistes*, ce qu'on ne saurait trop. Et puis le mot de pédagogie achève d'être déshonoré par son usage politique, ces temps-ci. Dans notre langue devenue entièrement menteuse, la pédagogie est devenue le nom officiel de la propagande. Quand le peuple ne pense pas ou ne vote pas comme il faudrait, on lui annonce plus de pédagogie – ce qui montre bien le mépris du complexe médiatico-politique à son égard: « Les politiques nous prennent pour des enfants », dit justement Finkielkraut.

Comment expliquez-vous la rupture dans la chaîne des générations entre les pères et les fils, entre les morts et les vivants?

Par l'introduction de la démocratie qui, dans le champ politique, a sa légitimité éventuelle, en des domaines où non seulement elle n'a que faire mais où, avec son fer de lance l'égalité, elle détruit tout sur son passage: je pense à l'art, à la culture, à l'école, à l'administration du territoire, et bien entendu à la famille. Dans ces domaines-là on peut dire de la démocratie ce qu'Eschyle disait de la belle Hélène: « En s'échappant des molles tentures du lit nuptial elle a détruit les villes, détruit les vaisseaux, détruit les hommes. » Dès lors qu'il y a égalité entre les pères et les fils, entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas – égalité de *rôle*, je veux dire, et non plus seulement égalité fondamentale, ontologique –, la transmission n'est plus possible. Ajoutons pour tout arranger que l'évolution technologique foudroyante fait que bien souvent ceux qui savent, techniquement, ceux qui ont le pouvoir technique, électronique, webmatique, ce sont les fils.

Dans vos œuvres, vous semblez ne pas prendre en compte le capitalisme comme dynamique de destruction, d'uniformisation et de déculturation universelles. L'immigration n'est-elle pas un dommage collatéral de la mondialisation plutôt que sa cause première?

Ah, je me permets d'attirer votre attention sur une conférence que j'ai prononcée en mars dernier devant l'association France-Israël et que, comme je n'ai plus d'éditeur, j'ai publiée sur la Toile, en auto-édition. Elle s'intitule *L'Homme remplaçable*. Je m'efforce d'y montrer que l'homme du Grand Remplacement, l'homme déculturé, décivilisé, désaffilié, dénationalisé, remplaçable à merci, l'homme que produisent en masse l'enseignement de l'oubli et l'industrie de l'hébétude, cet homme-là était celui que voulait l'économisme global, avec son souci d'interchangeabilité universelle. On ne répare



Renaud Camus, une tendresse pour Charles de Gaulle et Enoch Powell, helléniste et poète, héros de la guerre contre Hitler.

plus, on remplace. On a commencé par remplacer les pièces, puis on a remplacé les objets, on en est venu à remplacer les hommes et à présent on remplace les peuples. La dimension économique du remplacisme ne m'échappe absolument pas. Et je suis bien conscient du rôle qu'a joué et continue de jouer le patronat – lequel déjà n'avait pas témoigné dans son ensemble, lors de la dernière guerre, un patriotisme excessif – en faveur de l'immigration de masse, de la contre-colonisation et du Grand Remplacement. D'un autre côté, je proteste de tout mon être et de toutes mes phrases contre l'économisme, la soumission de tous nos gestes, de toutes nos ambitions, de toutes nos pensées, de toutes nos idées de la patrie, et d'abord de la politique, à l'économie, à la seule conception économique de la vie. Songez qu'on a voulu nous convaincre qu'il fallait changer de peuple et accueillir à bras ouverts la contre-colonisation pour sauver notre système de retraite ! Quand il s'agit de l'indépendance de la patrie, je me fous du système de retraite. Et toute la France s'en est foutu tant qu'elle a été une nation et pas une zone d'influence économique, un marché. J'en parle d'autant plus à mon aise que de retraite je n'en ai pas, pratiquement. Ni de capital, d'ailleurs. Mais je refuse de soumettre toute ma vie à l'économie, et la France ferait bien d'en faire autant.

Pourquoi avoir fait de Hitler le personnage central de notre époque dans *La deuxième carrière d'Adolf Hitler* ?

Je ne suis pas sûr d'avoir fait d'Hitler le personnage central de notre époque, personnellement ma tendresse va plutôt à Churchill, ou à de Gaulle, ou à Vaclav Havel, ou à Enoch Powell, helléniste et poète, héros de la guerre contre Hitler. Mais je crois en effet qu'Hitler, après 1945, a commencé une seconde carrière, une carrière en creux, en négatif, presque aussi nuisible que la première. Il a servi de butoir à toutes nos phrases, de contre-épreuve à toutes nos expériences, d'argument fatal à toutes nos objections, de doute ravageur à toutes nos observations. C'est la fameuse *reductio ad hitlerum*, tôt dénoncée par Leo Strauss. Tout ce qu'Hitler a touché de près ou de loin est devenu indéfendable. Voyez Wagner en Israël. Or ce n'est là qu'un cas extrême, emblématique, même si chez nous c'est la musique tout entière, au sens qu'a revêtu ce mot pendant des siècles, que nous voyons mourir sous nos yeux. Or, parmi les valeurs contaminées par Hitler, salies par lui, il en est un grand nombre qui sont infiniment précieuses, indispensables mêmes à la vie en société, à la survie de la civilisation, à la culture, à la dignité d'être là : la terre, les morts, la patrie, l'ordre, l'autorité, la musique, etc. ; et ne parlons même pas

« On a commencé par remplacer les pièces, puis on a remplacé les objets, on en est venu à remplacer les hommes et à présent on remplace les peuples. »

de la race, puisqu'il est convenu qu'elle n'existe pas, qu'elle a depuis longtemps été sacrifiée sur les autels à Hitler-à-l'envers, ce dieu presque aussi nocent qu'Hitler-à-l'endroit.

J'ajouterais si vous permettez qu'une forme séculière, profane, très observable et presque aussi paralysante de la *reductio ad hitlerum*, c'est ce qu'on pourrait appeler par analogie la *reductio ad lectissimum*, l'accusation, non pas d'*hitlérisme*, mais, presque aussi grave, presque aussi radicalement disqualifiante pour l'adversaire, d'*élitisme*, sous la forme particulièrement intolérable du *mépris de classe*. J'en entendais hier encore un magnifique exemple à l'encontre de malheureux auditeurs de France Culture qui s'étaient permis, ces inconscients, de protester contre l'introduction sur la station d'une série d'émissions intitulées « Culture Foot ». Vous ne voulez pas de foot sur France Culture ? Mépris de classe. Pas de chansonnette, pas de rock, pas de bandes dessinées, pas de polar, pas de cinéma du samedi soir, pas de cirque, pas de nouvelles du sport ? Mépris de classe, mépris de classe, mépris de classe. Une culture, cela a toujours été, aussi, *ce qui n'y est pas*. L'exclusion lui est aussi indispensable que la discrimination, cette plus haute des qualités de l'esprit. La petite bourgeoisie culturellement dominante poursuit la discrimination devant les tribunaux et elle a une sainte horreur de l'exclusion. Les autres classes dominantes avant elle faisaient tout pour n'être pas rejointes, elle, au contraire, beaucoup plus intelligemment, fait tout pour qu'on ne puisse pas lui échapper, pour qu'on ne puisse pas n'être pas comme elle. Cela assure sa domination universelle mais c'est incompatible avec la civilisation, et plus encore avec la culture, pour ne rien dire de la beauté du monde.

Assiste-t-on au suicide civilisationnel européen ?

Oui. La civilisation européenne, comme toutes les grandes civilisations, a été construite par ses élites, par une pulsion aristocratique constante, par un effort de tous les instants vers le meilleur, intellectuellement, spirituellement, linguistiquement ; par l'idée qu'« un homme, ça s'empêche », comme dit Camus : ça discrimine à l'intérieur de soi, ça exclut, ça s'interdit, ça se soumet à une instance extérieure, à une altérité régulatrice, comme la syntaxe. Aujourd'hui il n'y a plus d'élites, sinon celles de l'argent, du sport, de l'industrie de l'hébertude, de l'appartenance au complexe médiatico-politique. S'il y en avait encore, le système scolaire (et universitaire) veillerait à ce que leurs enfants ne leur ressemblent pas. Il n'est plus guère bon qu'à ça, le système scolaire : à déciviliser les civilisés, à défavoriser les favorisés, à déshériter les héritiers, à effacer la culture générale. La civilisation européenne est poussée au suicide par la haine de soi, née d'une part du ressentiment de classe, qui range toutes les exigences de la culture et de la civilisation sous la rubrique du mépris de classe, et d'autre part du traumatisme post-hitlérien, qui classe toutes les conditions de la survie des peuples sous les appellations de racisme, d'essentialisme ou de xénophobie. ▀

Propos recueillis par **Pascal Eysseric**